texte à ces "variations" psycho-littéraires sur thèmes reçus. A notre avis, ne peuvent lire ce livre avec profit que les rares initiés qui tel André Berthiaume ont pris la peine de relire toutes les oeuvres de Cartier et même d'y consacrer un article (à paraître) pour le *Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec* promis au pays depuis plusieurs années. Sans cette initiation historiographique sérieuse dont témoigne l'auteur, ce livre risque de créer de nouvelles incertitudes sur ce que seraient les Amérindiens aujourd'hui sans "la découverte ambiguë."

Quoi qu'il en soit des risques qu'il appelle, le livre d'André Berthiaume mérite qu'on s'y arrête pour d'autres raisons. Ne fût-ce que pour en vérifier les procédés. Bien sûr, il y a quelques fantaisies redoutables à se croire dans la vérité à *sens unique* à la manière d'un Bergeron ou d'un Ferron, qui se servent de l'histoire plus qu'ils n'entendent la servir, mais il y a une grande richesse à voyager avec Cartier dans la compagnie de Foucauld, Butor ou Lévi-Strauss. Ce texte fait penser à Pierre Perrault qui réinterprète les mentalités de l'Ile-aux-Coudres en poète fraternel mais toujours distant des vraies motivations. Pour sa part, André Berthiaume aime les récits de voyage de Jacques Cartier; il les goûte avec un plaisir évident; il les connaît fort bien. Il peut donc s'offrir tous les risques que peu de lecteurs pourront se permettre.

Ecrit tour à tour avec amitié, ironie et sous l'ombre d'une composante scientifique dont fait foi une bibliographie imposante, André Berthiaume démontre à qui veut l'entendre que le récit de Jacques Cartier n'est pas terminé. Pas plus que la découverte du Canada d'ailleurs. Et il a raison.

Son étude indique en outre les équivoques de notre temps; il en montre les aspects positifs en allant deviner ou vérifier selon les cas, et à la lumière de la tradition littéraire qui a suivi les récits de Cartier, certaines réalités pas toujours très catholiques de nos pionniers, hommes limités comme nous et qui pourraient, s'ils vivaient encore, expliquer peut-être bien pourquoi aujourd'hui nous les remettons en question.

Le livre se lit bien. Le charme de la franchise et de la culture.

BENOÎT LACROIX, *Université de Montréal*

Claude Longeon. *Documents sur la vie intellectuelle en Forez au XVIe siècle*. Saint-Etienne: Centre d'études foréziennes, 1973.

Claude Longeon, directeur du Centre de la Renaissance et de l'âge baroque de l'Université de Saint-Etienne, est bien connu des seiziémistes pour avoir publié en 1975 une très importante thèse sur la vie intellectuelle en Forez au XVIe siècle. Le présent recueil de documents qui en suit d'ailleurs l'économie lui sert à la fois de complément et d'illustration. Outre six cartes et plusieurs schémas et tables, il comprend de précieuses indications bibliographiques.

Cet ouvrage porte la marque de deux des plus grandes préoccupations de son auteur: celle d'abord de réhabiliter et de faire connaître la vie intellectuelle de la province française et en particulier du Forez; celle ensuite de ne point dissocier l'activité littéraire du milieu historique dans lequel elle s'est épanouie et développée.

La première partie, intitulée le pays et les hommes, devrait intéresser plus particulièrement les historiens; on y retrouve en effet deux descriptions du Forez, l'une

par Papire Masson, l'autre par Anne d'Urfé, un contrat de mariage et des testaments, des lettres et des comptes de dépenses d'étudiants foréziens à Paris, des inventaires de bibliothèques. La deuxième partie, consacrée plus particulièrement à l'activité littéraire, comprend quelques extraits de l'oeuvre d'Antoine du Verdier, Anne d'Urfé, Antoine de Laval, Etienne Valancier.

Il serait souhaitable que Claude Longeon ait des émules. La Normandie, la Savoie, la Champagne, la Bourgogne, Lyon, Nérac, attendent toujours l'historien qui étudiera leur vie intellectuelle, considérée dans son sens le plus large, c'est-à-dire, non seulement les oeuvres littéraires mais aussi les conditions de la vie intellectuelle, ses relations avec l'état social, son rayonnement, les moyens de culture. Si l'étude économique et sociale de la province française progresse d'une manière satisfaisante, le moins que l'on puisse dire c'est que son histoire intellectuelle accuse un sérieux retard. Il est regrettable que le vieux préjugé voulant qu'il n'y ait de bonne littérature qu'à Paris demeure aussi vivant. Ce n'est qu'en multipliant les monographies provinciales que l'on pourra prétendre brosser un tableau satisfaisant de la vie intellectuelle en France au XVI^e siècle.

CLAUDE SUTTO, *Université de Montréal*

John Weld. *Meaning in Comedy: Studies in Elizabethan Romantic Comedy*. Albany: State University of New York Press, 1975. Pp. x, 255.

The title of Professor Weld's book is a little ominous. The search for "meaning" in comedy can, we know, lead to a solemn kind of criticism, insensitive to the tone and manner of the plays it deals with. It is to Weld's credit that for much of his study these fears are unjustified; and if in the end his search for meaning leads him into an old critical trap, there is much lively and sensitive commentary on the way.

His intention, he announces in his Introduction, is to recover what certain plays by Lyly, Greene and Shakespeare would have meant to their original audience. He recognizes, sensibly, that the Elizabethan audience was not monolithic, and that the plays themselves can change in different performances. He stresses the importance of seeing, or being able to visualize, the play on stage. In other words, he strikes all the right cautionary notes. And in his first three chapters, discussing the morality play and the survival of its conventions in later drama, he shows an admirable flexibility of response. His central theme here is the way the allegorical characters of a morality play can acquire an independent life, participating in actions and demonstrating feelings in such a way as to make any simple identification between the character and the abstraction whose name he bears impossible. (Mercy in *Mankind*, for instance, is often reduced to scolding.) As he points out, "the inconsistent or fitful metaphor is nearly inevitable in dramatic allegory. . . . once the metaphor is continued through an extended action, its vehicle begins to gather irrelevant or even contradictory connotations and implications" (pp. 39-40). The effect becomes quite complex in a later, morality-influenced play like Robert Wilson's *The Three Ladies of London*, in which Judge Nemo does justice on Lucre, Love and Conscience: we take the satiric point that "nobody" does justice in this